

Lard pour l'art

Olivier Bouras

Olivier Bouras

Lard pour l'art

© Olivier Bouras, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1114-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

Épinal dans les Vosges 9 octobre 1977

« C'est épatant d'avoir de grandes oreilles ! » : il était tout en sous-entendu ce flic ! La pointe d'ironie témoignait pourtant pour placement en garde-à-vue à son vis à vis. Mais Léon Morel allait devoir en référer. Ouvrir un parapluie et attendre que les baleines de l'étage supérieur se déploient avant de noyer Adrian Lenormand dans un tourbillon de questions.

Le commissaire central, son supérieur direct, allait certainement se tâter. Le procureur trouverait une formule laconique et alambiquée afin d'imprimer dans l'esprit de Morel qu'il porterait seul le chapeau d'un abus de procédure, au cas où son intuition de vieil inspecteur bougon serait foireuse. C'était couru.

L'inspecteur Léon Morel laissait courir ses phalanges. Nerveusement, les petits boudins jouaient avec le velours côtelé de son pantalon. Il en chassait obsessionnellement le moindre poil de chat.

Mettre la pression sur un journaliste simplement parce qu'il a écouté radio-poulet sur un scanner qui appartient à son canard, c'était quand même léger pour espérer derechef des réponses claires à un crime.

Morel était agité par des ondes négatives, le journaliste assis dans son bureau les percevait.

Il ne bougeait pas. Fermait son bec. Et le laissait se dépatouiller avec ses incertitudes. Un enquêteur rôdé comme lui, était forcément prudent. Adrian Lenormand cherchait juste à gagner du temps pour patiner sa langue de bois.

« Adrian Lenormand quelle est la nature de vos relations avec Suzanne Rubio ? » s'enquit subitement Morel.

« C'est un interrogatoire ? »

« Non, c'est comme dans ton canard, ce sont des échanges dignes d'un salon de thé pour en balancer une bien vacharde de temps à autre. On est joueur, lorsqu'on est encore à mon âge, dans la Police. »

« Quelles relations imaginez-vous ? Nous, nous sommes croisés lors de soirées. Mondaines, s'entend ! Je la connais comme nombre de gens dans cette

petite ville ! C'est mon métier d'avoir des antennes et de l'entregent partout ! »

Le flou : Lenormand n'avait pas d'autre arme. Morel allait devoir allumer ses antibrouillards.

« Croisés vous dîtes ? »

« C'est très catholique ! »

« Justement ! L'avez-vous croisée ce jeudi dans l'escalier du député Vion avant que mes collègues débarquent toutes sirènes hurlantes ? Paraissait-elle affolée, ou plus simplement affectée ? » Enchaîna le menotteur frustré.

« Nous, nous sommes salués sur le perron, je devais rencontrer Vion pour caler un rendez-vous. Je devais l'interviewer au sujet du centre d'enfouissement de déchets nucléaires qu'il souhaite voir s'implanter dans notre belle campagne vosgienne ».

« Que vous a dit Suzanne Rubio ? » En venait au fait l'inquisiteur.

« Qu'elle aussi devait voir M. Vion. Mais d'évidence elle avait trouvé porte close. Elle m'a souhaité une bonne nuit et s'est tournée sur ses hauts talons, dans ne chorégraphie très maîtrisée. Je suis monté chez Vion. Les voisins piaillaient sur le palier. M'ont dit qu'ils avaient entendu du bruit chez le député et venaient d'en aviser vos services.

Vos hommes sont arrivés, ont carillonné En vain. Et pour cause, Vion gisait, criblé de plombs sur un tapis, si j'en crois mes informateurs. »

Morel sourit. « Vous connaissiez la nature des relations qui unissaient Mlle Rubio et M. Vion ? » poursuivit-il.

« Ils étaient très proches et justement très liés. »

Ironisait le plumitif qui connaissait l'amour affiché de Vion pour le cuir, les menottes et les jeux drôles

« Je n'ai pas la clé de leur relation intime » ajoutât-il pour fanfaronner.

Morel ne riait plus. Il allumait Lenormand d'un regard sombre. Furieux. Et approchait sa flamme d'un bout de Boyard maïs, laissé dans le cendrier. Le savon s'annonçait. Il soufflait sur les braises de sa clope comme un excité. Cette vache allait agiter sa clarine devant le museau de son suspect.

Fallait qu'il passe à une question qui tue ?

« Avez-vous été ou êtes-vous l'amant de Suzanne Rubio ? »

Lenormand ne n'attendait pas ça ! Il se sentait pour la première fois déstabilisé.

« En quoi ma vie sexuelle vous concerne-t-elle ? »

« Je suis curieux. J'aime les détails croustillants. Comme vous. Ce n'est que du professionnalisme », titilla encore Morel. Avant de poursuivre : « Vous n'avez pas répondu à ma question ! On va arrêter de jouer avec les faux-fuyants. Et vous allez vous calmer avec vos jeux de mots pourris. J'enquête sur un meurtre. » Il asséna un coup de poing assourdissant comme l'écho d'un canon sur son bureau métallique de fonctionnaire zélé.

Le pot rond dans lequel il rangeait ses stylos, vibra et tomba. Le silence ne s'imposa que quelques secondes.

« Je n'ai rien à vous dire de plus. Je connais Suzanne Rubio, comme tant d'autres jolies femmes dans le microcosme spinalien. Et peut-être même, pas davantage que la vôtre. »

« J'en serais surpris. Elle m'a plaquée pour vivre aux îles avec un métèque », lâcha trop vite l'inspecteur visiblement contrarié à nouveau de s'être laissé embarquer sur ce ton trop mondain.

Il sortit des photos d'une enveloppe. Exhiba un rapport des Renseignements Généraux. Suzanne était canon sur ces Polaroid, pensa Lenormand. Il ne voyait que ses galbes. Il imaginait la perfection de son fessier.

Morel lui tendit la note des RG. : « Un député est toujours marqué à la culotte. Et surtout à la culotte. D'autant plus lorsqu'il est ministrable. Vous trouverez les dates et heures de toutes ces rencontres avec Mlle Rubio. Même les plus insignifiantes dans des commerces de lingerie. »

« La voyez-vous régulièrement ? Je dois vous préciser que Miss Suzanne Rubio a un passé lourd et que cela en rajoute aux raisons d'une étroite surveillance. »

"Un passé ? Comme tout le monde...

« Je ne parle pas de ses sauteries, de ses amants d'un jour. Vous le savez très bien. Ne jouez plus au mariolle, Lenormand. Elle a eu de nombreux contacts dans les milieux activistes, il y a quelques années », qu'il précisa. « Cela vous saute aux yeux, si je peux dire ? »

« Elle a été bercée par les ballades de Dylan et de Joan Baez. Elle était à

Woodstock. Mais elle ne devait pas avoir plus de 18 ans. Vous parlez d'un passé de rebelle ! »

« Je me fous ces préférences musicales. J'évoquais des contacts outre Rhin. Pas des soirées hippies »

« Je ne saisis pas ce que son passé vient faire là-dedans. Je ne connais pas grand-chose de celui de Suzanne, vous savez. Allez-y franco, Morel. Vous la soupçonnez du meurtre de ce gros con de Vion ? » Oui, je la vois bien dans ce rôle de mante religieuse militante. Et en vous convoquant, ce que j'aimerais comprendre, c'est pourquoi, elle a disparu juste après votre ultime rencontre dans le hall de l'immeuble du député ? Expliquez-moi, ce qui peut motiver ce brutal évanouissement » Il abattait doucement ses cartes.

« L'évanouissement du député ? » avait lâché Lenormand, qui ne pouvait retenir ses jeux de mots. Il s'en voulait déjà d'être aussi léger.

Morel avait cogné à nouveau son gros poing sur son bureau en fer. Sa tanière était cradingue. Mal rangée. Il croyait se faire mousser, Morel. Son holster accroché derrière lui à une patère. Histoire qu'on remarque bien son Beretta plus très neuf. Un Zippo, perpétuellement à la main qu'il maniait avec dextérité pour rallumer et cramer ses mégots. L'air pollué du local était déjà vicié par sa présence. Ses chicots et les doigts de sa main droite étaient jaunis. Il entretenait son vice fumeux à une cadence infernale.

Un éternel blouson de cuir bleu d'aviateur de l'armée française sur les épaules. Des Ray-Ban pas trop fumées sur le bout du nez. Il avait tout du baroudeur urbain. Manquait plus qu'il ait un Land garé devant la porte du commissariat, prêt à démarrer pour aller sauter des trottoirs. Faute de steppes arides.

« M. Lenormand, on ne joue plus. Il s'agit du meurtre d'un député. Vous savez, sans que j'aie besoin de m'étendre davantage, quelle pression, mes chefs, le parquet et le préfet me mettent en permanence depuis pratiquement une semaine. Depuis la nuit du crime, je me demande quel hasard est à l'origine de votre rencontre avec Mlle Rubio. Vous imaginez bien que j'ai gratté tout ce que je pouvais sur vos liens avec cette jeune aventurière avant de vous inviter à vous mettre à ma table.

Je pourrais même me demander si vous ne seriez pas le commanditaire de ce crime. Vous n'aviez pas de sympathie politique pour le député Vion, à ma connaissance ?

« Bonne pioche ! Mais c'est un secret de polichinelle. Je ne suis pas payé pour aimer les députés. Je suis assez contraint de les écouter. Pour relayer, ou pas, leur sainte parole. Pourtant, vous me ferez l'honneur de croire que j'ai d'autres armes qu'un flingue pour déboulonner un magouilleur de cet acabit. Vous savez, j'ai vraiment de grandes oreilles.

Si je vous suis, il faudrait surtout que Suzanne soit folle de moi pour la convaincre d'être mon bras armé. Cela ne me gênerait pas. Mais là, si vous êtes bien renseigné, ce dont je ne doute nullement, vous savez que c'est une autre histoire. Je suis un pur esprit et Mlle Rubio aime avant tout, vous l'avez dit vous-même, l'aventure. Et des bras costauds pour l'encourager dans ces expériences. Je ne suis à des moments perdus qu'un humble confident.

« Vous ne niez pas avoir, disons, une attirance pour cette jeune femme ?

Et vous pourriez donc avoir facilité sa fuite ? Si je suis cette logique des sentiments. »

— Il est certain que je préférerais tuer vingt-quatre heures avec Suzanne, qu'avec vos services. Fussent-ils institutionnellement très recommandables.

« Alors répondez à cette seule question : qu'avez-vous exactement dit à Suzanne Rubio, le soir du meurtre devant chez le député Vion ».

« De prendre soin d'elle. Je lui ai dit qu'elle était belle. Mais elle sait depuis longtemps que je la trouve splendide. Ça ne suffit pas à créer entre nous un tant soit peu de passion. Criminelle de surcroît. »

« Je vais être obligé d'être plus précis : l'avez-vous oui ou non prévenu de l'arrivée de mes hommes ? »

« Non. Dois-je comprendre au tour que prend cette conversation que c'est devenu un interrogatoire ? » s'inquiéta Lenormand.

« — Pas encore. Je ne vais pas gâcher les précieuses heures de garde-à-vue dont je dispose et qui me seront infiniment plus utiles ultérieurement. Je vais simplement vous demander de signer une déposition, en qualité de témoin. Nous verrons plus tard, si ce témoignage acté est aussi faux que je le suppose. Après vous pourrez regagner le siège de votre feuille de chou et dire à vos collègues que la Police patine ». Il se leva et grogna : « Mais gare à vous, Lenormand, je ne laisserai rien passer. Et peut-être même pas votre arrivée chez le député avant mes hommes. Si je vous pique avec un scanner ouvert sur notre fréquence, vous ne couperez pas à une procédure. Je vous en donne ma parole. Au journal ou

chez vous. J'en ai marre de vous avoir dans les pattes. Sur cette affaire encore plus que d'habitude. »

En levant la tête Lenormand venait d'apercevoir sur la porte de son bureau, un portrait de femme punaisé. Des cercles concentriques étaient plus ou moins régulièrement dessinés sur la photo. Quatre fléchettes se trouvaient dans le plus petit rond. Si c'était de son fait, Morel savait viser juste...

CHAPITRE 2

9 octobre 1977, centre d'Épinal.

Calling sister midnight, i'am an idiot for you... pleurait Iggy Pop. L'autoradio de l'Abarth d'Adrian Lenormand libérait la voix puissante de l'Iguane. Les coïncidences de la programmation de Georges Lang lui avaient donné envie de sourire. Jaune.

Il ressortait de chez Morel avec davantage d'interrogations pour occuper sa fin de journée que de stress. Ses gestes étaient pourtant comptés.

Tout accusait Suzanne. « J'avais lu la panique dans ses yeux, devant chez Vion » revoyait Lenormand. Elle avait eu le temps de lui jurer avant de se fondre dans la nuit qu'elle n'était pour rien dans ce Trafalgar soir. Puis Suzanne s'était engoncée dans la nuit. Et « elle s'était évanouie au coin de la rue » se souvenait le journaliste.

Il ignorait où elle avait pris la tangente. Il ruminait de ne pas le savoir et de ne pas en avoir la moindre idée. Son imagination débridée par la crise policière faussait forcément les pistes qui le conduiraient vers Suzanne.

« Ma liberté de déplacement allait passer sous contrôle. Si ce n'était déjà parti. Ecoutes, sous-marin et tout le toutim » se projeta-t-il.

Il dénichait un stationnement sur le quai des Bons enfants. Le planton, au journal le salua. : « Alors M. Lenormand remis de vos émotions ? »

« J'ai pas le temps d'être ému » avait-il répliqué dans une pirouette. Simplement pour prouver qu'il n'était pas knock-out. Il savait bien que dans son univers les ragots sont d'or et le silence suspect.

Son boss se bidonnait tout le temps. Du genre : j'en ai vu d'autres. Pas que blasé, mais blindé. Il avait voulu envoyer son jeune protégé quelques jours à Paris. Pour lui laisser prendre une respiration, loin de ce merdier. Lenormand l'avait compris. Le jeune journaliste tiré à quatre épingles espérait simplement que Suzanne Rubio était, elle aussi parvenue à se mettre au vert.

Lenormand devinait, d'après leurs questions, que les flics n'avaient aucune idée de sa planque.